

Russes de cœur, Européens d'esprit:
les intellectuels du tournant du XX^e siècle
vus par D. N. Ovsianiko-Koulikovski

Introduction

Que signifiait être un « intellectuel » en Russie au tournant du XX^e siècle?

Dans cet article, nous nous proposons de faire découvrir un épisode de la vie intellectuelle en Russie en suivant le parcours d'un représentant de cette époque, D.N. Ovsianiko-Koulikovski. C'est donc une illustration, une séquence de la vie de l'intelligentsia russe du XIX^e siècle qui est présentée ici, à partir des interrogations suivantes : Que signifiait «être intellectuel» à la fin du XIX^e siècle en Russie ? Comment devenait-on intellectuel et par quel type de parcours pouvait-on passer pour être reconnu comme tel ?

Ovsianiko-Koulikovski, auteur de l'*Histoire de l'intelligentsia russe*

Le personnage que nous avons choisi est avant tout, pour reprendre une expression de Lermontov, un «héros de son temps». C'est aussi un intellectuel dont nous sont parvenues les archives, et qui a laissé ses *Mémoires*, source inépuisable de matériau qui nous aide à reconstituer le climat intellectuel d'une époque où un vrai intellectuel ne pouvait rester en dehors des grands débats philosophiques. Mais surtout, il doit être appréhendé comme un représentant des courants de pensée interculturels qui unissent en cette fin du XIX^e la Russie et l'Europe occidentale, courants dont il est à la fois le vecteur et le médiateur.

Dmitri Nikolaïevitch Ovsianiko-Koulikovski était professeur de grammaire comparée et de sanskrit à l'université de Kharkov. Également critique littéraire, rédacteur de la revue *Vestnik Evropy (le Messager de l'Europe)* et académicien, c'est une figure importante du monde intellectuel russe de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Ses *Œuvres complètes* ont été rééditées plusieurs fois de son vivant. C'est quelqu'un qui a réfléchi aux destinées de l'intelligentsia russe; il est notamment l'auteur de l'ouvrage imposant intitulé

[74]

Istorija russkoj intelligencii (1907-1914). Dans son introduction, il donne la définition suivante de l'intelligentsia:

Dans les pays qui depuis longtemps participent au progrès, l'intelligentsia, en tant que partie instruite et pensante de la société, qui érige et qui diffuse les valeurs spirituelles de l'Humanité, est une valeur incontestable, consciente de sa destinée. Il en est autrement dans les pays arriérés. L'intelligentsia y est quelque chose de nouveau et d'inhabituel, ce n'est pas une valeur incontestable: elle est en train de naître et elle aspire à s'autodéterminer; elle a de la peine à clarifier ses objectifs. C'est pour cette raison qu'elle se pose des questions du type « À qui la faute? » et « Que faire? »¹.

Dans ses *Mémoires*, il décrit le parcours, les espoirs et les illusions de l'intelligentsia de sa génération. Mais quelle est cette génération à laquelle il appartient et quel est son parcours personnel? Dans ses *Mémoires* (1923), Ovsianiko-Koulikovski décrit ses propres origines sociales et ses études, sa formation universitaire, sa carrière professionnelle, mais surtout ses lectures et idéaux politiques.

Le parcours d'un intellectuel russe

Ovsianiko-Koulikovski est né en Crimée (aujourd'hui en Ukraine, alors Empire russe) en 1853 et décédé à Odessa en 1920. Fils de propriétaires terriens, Ovsianiko-Koulikovski est initié aux sciences par un précepteur privé avant de fréquenter le gymnase public (établissement secondaire) de Simferopol. Très tôt, il connaît déjà les œuvres de Belinski, Dobrolioubov et Tchernychevski. Son intérêt pour les langues classiques l'amène à tenter sa chance auprès de la Faculté d'histoire et de philologie de l'université de Saint-Pétersbourg (1870-1872), puis de celle d'Odessa (1873-1876). Il y acquiert une formation générale en sciences humaines. Pour parfaire celle-ci en vue d'accéder à une chaire universitaire, il effectue des stages à l'étranger (1877-1882). En ceci, il suit le parcours typique de cette génération « portée par tous les vents de l'Europe », selon l'expression de Dostoïevski évoquée dans l'introduction de ce recueil. Il part pour Paris où il étudie les Veda et le sanskrit classique avec Abel Bergaigne (1838-1888), ainsi que le *Zend-Avesta* et l'hébreu ancien avec James Darmesteter (1849-1894). Des lectures sur la genèse et le développement de la religion, du mythe et de la culture font également partie de son programme.

Il possède donc, comme on le dirait actuellement, une formation européenne. Dans son domaine de recherches - la grammaire comparée et le sanskrit - Ovsianiko-Koulikovski devient rapidement le rapporteur privilégié des recherches qui se font en

Russie. Nous l'apprenons par sa correspondance avec Darmesteter. Celui-ci lui écrit en 1883 :

Toute nouvelle scientifique du [monde²] russe (littérature, histoire, philologie) sera la bienvenue dans la [rubrique] Critique de la *Revue littéraire*³.

On lui demande même des comptes rendus de livres russes, dans les revues *Journal de linguistique*, *Journal asiatique*, *Revue littéraire*, *Revue de linguistique*, *Revue de l'histoire des religions* (un article y résume notamment sa thèse de doctorat⁴).

[75]

À son retour en Russie, en 1882, Ovsianiko-Koulikovski présente à Moscou une thèse à la Faculté d'histoire et de philologie. Celle-ci est acceptée et il reçoit le titre de *privat-docent* en philologie indo-iranienne. Il part alors pour Odessa où il commence à donner des cours de sanskrit et de grammaire comparée en 1883. En 1887, il obtient le titre de docteur en grammaire comparée à l'université de Kharkov et y devient professeur ordinaire. Il est élu académicien en 1907.

Voilà quelques éléments qui permettent de comprendre sa carrière académique. Mais il faut aller plus loin pour pouvoir appréhender son horizon intellectuel.

L'horizon intellectuel d'un intellectuel du XIX^e siècle

Dans ses *Mémoires*, Ovsianiko-Koulikovski préfère consciemment omettre les éléments de sa vie privée et ne garder que ceux qui présentent un intérêt général et servent à comprendre les aspirations de sa génération. Or il fait partie d'une intelligentsia russe très au courant de ce qui s'écrit alors à l'étranger, des idées qui font partie de cet « air du temps » scientifique de l'époque largement répandu dans toute l'Europe, des grandes théories marquantes, dont le positivisme et l'évolutionnisme.

Le positivisme

Quand il caractérise la période de ses études dans ses *Mémoires*, Ovsianiko-Koulikovski en dégage l'élément essentiel devenu le principe de toute sa vie et de son œuvre scientifique. C'est le « culte de la science » comme base du progrès de l'Humanité. « J'ai perdu la foi en Dieu, mais j'ai gardé la foi en la Science », écrit-il⁵. Pouvait-il en être autrement dans une Russie des années 1870 qui voit entrer sur la scène scientifique presque simultanément Mendeleev, Kovalevski et Kropotkine⁶, Setchenov et Timiriazev⁷?

Les noms que cite Ovsianiko-Koulikovski résumant toute une époque prise sous le charme du « réalisme » et du « nihilisme », sous l'influence de la lecture de V. G. Belinski (1811-1848), d'A. A. Dobrolioubov (1836-1861) et surtout de D. I. Pissarev (1840-1868). Ce dernier, collaborateur des revues *Notre Cause* (*Naše dělo*) et *Les Annales de la Patrie* (*Otečestvennye zapiski*), a inspiré à toute une génération de jeunes chercheurs russes une inclination pour les sciences naturelles, et de ce point de vue, son nom résume tout le climat intellectuel de cette période⁸. L'essentiel de la théorie du nihilisme consistait en l'apologie des sciences naturelles et la diffusion des sciences naturelles comme élément inséparable du progrès social. Le positivisme russe tel qu'il est propagé par Pissarev s'inspire d'Auguste Comte (1788-1857) qui, aussitôt traduit en russe, est alors étudié dans les cercles universitaires. Son *Cours de philosophie positive*⁹ passionne par son universalisme, sa tentative d'englober plusieurs sciences, de la physique et des mathématiques à la philosophie et la sociologie. La philosophie de Comte en cette fin

[76]

du XIX^e siècle est comprise en Russie comme la philosophie de l'âge de la science. L'attitude scientifique telle qu'elle est vue par les savants russes proclame avant tout le culte des faits et le refus de toute spéculation infondée, souvent qualifiée de « métaphysique », terme ambigu mais toujours employé avec des connotations négatives :

La métaphysique passe quasiment chez nous pour un exemple de gymnastique inutile du cerveau¹⁰.

Les intellectuels russes, après avoir pris connaissance des idées de Comte, deviennent des partisans ardents de la philosophie positive et des adversaires de toute la « métaphysique »¹¹.

L'évolutionnisme

Ovsianiko-Koulikovski devient évolutionniste en France. Comme beaucoup de ses contemporains, il s'intéresse, à cette époque surtout, aux questions d'ordre socio-psychologique, notamment dans le domaine des croyances religieuses, du culte et du mythe sous leurs formes les plus archaïques. Ses lectures sont empreintes d'idées évolutionnistes.

Il faut savoir que la sociologie a fait d'immenses progrès dans les années 1860, et c'est à cette époque qu'ont été posées les bases de la sociologie moderne. C'est Herbert Spencer (1820-1903) qui est considéré comme le propagateur de l'idéologie du progrès. Il

est un représentant de l'évolutionnisme, compris comme une loi englobant l'univers entier et intégrant les acquis des sciences naturelles, dont l'embryologie de von Baer¹², la conception géologique de Lyell¹³ et la loi physique de la conservation de l'énergie¹⁴.

En procédant de manière empirique, Spencer réunit les données de la psychologie expérimentale et les inductions de la psychologie pour arriver à une *synthèse*. Il suit tout au long de l'histoire du règne animal le progrès de ce perpétuel ajustement d'actions spéciales internes à des actions spéciales externes, pour finalement expliquer comment ce progrès de la conscience fait partie de l'évolution en général: « Si la doctrine de l'évolution est vraie, il en résulte nécessairement que l'esprit ne peut être compris que par son évolution¹⁵ ».

Or, il y aurait dans l'univers du plus évolué et du moins évolué, et ce dans le monde des humains tout comme dans le règne animal : ce sont les peuples dits « primitifs ». Spencer décrit les races humaines « inférieures » qu'on « ne peut considérer comme pensantes », qui ne peuvent saisir une idée de quelque complexité, et dont les conceptions numériques ne dépassent pas celles du chien¹⁶. Sur six cents pages, il représente l'«homme primitif intellectuel» et l'«homme primitif émotionnel» en se fondant sur les données de l'anthropologie (de Tylor en particulier) pour conclure plus tard que l'homme primitif adulte, du point de vue de son développement mental, ressemble à un enfant civilisé. Plus tard, quand les contemporains de Spencer développeront l'image du primitif, ce sera avec les présupposés spencériens.

Un présupposé important est celui de l'altérité comprise comme antériorité. Un adepte français de cette thèse était le professeur d'Ovsianiko-

[77]

Koulikovski. Il s'agit d'Albert Réville¹⁷, dont la correspondance avec Ovsianiko-Koulikovski nous est parvenue en partie. La conception de Réville illustre la profonde confiance des anthropologues de l'époque dans l'idée que l'altérité est une antériorité. En lisant ses textes, on voit qu'il devenait commun, dans le milieu des intellectuels, d'assimiler le « complexe », le « supérieur » aux étapes chronologiquement postérieures de l'évolution, ce qui amenait à créer un schéma unilatéral et surtout européocentriste de l'évolution.

On voit affirmée cette conviction du « retard » de certains peuples par rapport à la civilisation occidentale dans l'ouvrage de Réville intitulé *Les religions des peuples non civilisés* (1883). Pour Réville, l'homme primitif est celui qui « jusqu'à nos jours ou jusqu'à

un temps très rapproché du nôtre, est resté en dehors des conditions de la vie civilisée ». Au terme ordinaire de « sauvage » il préfère celui de « non civilisé », puisque la définition véritable de l'état sauvage n'est pas applicable à l'état réel de ces populations (parmi lesquelles sont cités ici les Bushmen, certains Noirs et certains Australiens). On voit comment cette thèse se transforme chez lui en méthode de recherche :

Le grand intérêt qui s'attache pour nous aux études qui ont les peuples non civilisés pour objet provient de ce que nous pouvons chez eux saisir encore sur le vif des états d'esprit, des modes de penser, de sentir et de vivre, qui ont été ceux de nos ancêtres [...] aux époques dont il nous est impossible, faute de documents, de nous faire directement une idée positive. Les non-civilisés d'aujourd'hui représentent sous nos yeux ce que l'humanité tout entière a dû être dans la période intermédiaire entre celle de la sauvagerie absolue et celle de l'essor définitif vers la civilisation¹⁸.

Ce même intérêt gagne également les linguistes proches d'Ovsianiko-Koulikovski, comme on peut le voir d'après l'exemple de la thèse de doctorat d'un certain L.F. Voïevodski (1846-1891), professeur à Odessa, intitulée *Du cannibalisme dans les mythes grecs* (1874) et qui a fait beaucoup de bruit dans le monde académique¹⁹. Voïevodski y défend la thèse selon laquelle la mythologie représente un reflet des stades précédents de l'évolution de l'Humanité et qu'elle reproduit les phénomènes de la « culture primitive ».

C'est donc une conviction qui s'affirme chez certains linguistes que la mythologie représente une *survivance* des étapes précédentes de l'évolution et qu'elle reproduit les phénomènes de la culture « sauvage » ou « primitive »²⁰. Les recherches de nombreux intellectuels (critiques littéraires, philosophes, linguistes, philologues) de cette époque peuvent à juste titre être attribuées à des évolutionnistes, puisqu'elles portent sur l'animisme dans les mythes, les cultes de l'Antiquité et tout ce qui touche à la reconstruction de la société primitive à travers l'étude des étymologies.

Ces deux grandes théories européennes, l'évolutionnisme et le positivisme, créent une référence, un système de valeurs que les intellectuels russes intègrent sans distance critique. Leur credo politique, tel que nous l'expose Ovsianiko-Koulikovski, en est profondément empreint.

[78]

Le credo politique d'Ovsianiko-Koulikovski

Qui veut comprendre le credo politique des intellectuels de cette génération ne doit pas perdre de vue l'époque dans laquelle ils évoluent. Rappelons-nous que les années

1880-1890 sont à la fois celles de l'épanouissement des sciences et d'une réaction politique sévère. La réaction politique, écrit Ovsianiko-Koulikovski, « coupait court à tout espoir de réformes²¹ ».

Son credo politique se forme néanmoins dès les bancs du secondaire. « Il faut, écrit-il, pour la formation générale, s'initier à l'économie politique, à Karl Marx. » « On ne pouvait pas ne pas lire d'articles sur *la commune paysanne*. Il fallait trouver les ouvrages interdits de Herzen²² ». « Je me suis transformé en un radical », « un protestataire » (*protestujuščij*), écrit-il. Il évoque, comme sentiment typique de sa génération, « la joie de la négation », le charme des mots « nihilisme » et « réalisme », alors plus des termes concrets que des mots d'ordre, et qui sont symboles d'une génération. Il évoque également l'idée du peuple, d'un avenir meilleur pour le peuple, de la liberté. On lisait alors le poète Nekrassov et, parmi les œuvres générales, des ouvrages sur l'histoire du droit russe et les Chroniques.

Ovsianiko-Koulikovski appartient au milieu politique qu'il définit comme l'« intelligentsia de gauche » (*levaja intelligentsia*). Il se sent proche des hommes de gauche (par opposition aux « conservateurs »), des radicaux, au point de se sentir mal à l'aise dans son milieu d'origine, celui des gens aisés qui ne réfléchissent pas au sort des autres, à la paix sociale. Cette intelligentsia, écrit-il, n'est pas liée à un programme concret comme le sont les populistes (rappelons ici combien d'intellectuels de l'époque vivent alors, comme le dit Korolenko, dans cette « brume rose du populisme »). Ce sont simplement des gens qui s'intéressent aux problèmes du développement historique et national de la Russie.

Une autre idée forte, parmi l'intelligentsia de gauche, est celle de la dette des classes aisées envers le peuple (*dolg pered narodom*). Une idée proche de celle-ci est que l'avenir du peuple russe réside dans son propre potentiel. L'essence du peuple serait à rechercher dans les sectes religieuses, notamment dans le milieu des schismatiques (*raskol'niki*), qui, même vivant dans des conditions déplorables, savent créer un certain bien-être matériel. Pour eux, les *raskol'niki* sont des « pionniers » de la nouvelle culture russe. Les intellectuels misent donc sur le développement culturel autochtone (*samobytnoe*) du peuple. On retrouve là cette idée romantique du peuple-enfant dont il faut s'inspirer.

L'intelligentsia de gauche, dans la capitale aussi bien qu'en province, partage une certaine antipathie envers les protestations ouvertes, politiques²³. Elle était contre l'insurrection, contre Lavrov qui appelait à aller vers le peuple, à devenir populiste et socialiste et à préparer la révolution sociale. « Comment un intellectuel d'origine sociale aisée va-t-il expliquer

[79] aux paysans illettrés cette doctrine, sans que cela ne se transforme en une incitation à l'insurrection? »

Dès ses années d'études, Ovsianiko-Koulikovski éprouvait une grande sympathie pour l'intelligentsia vivant des fruits de son travail, ce « prolétariat pensant » (*mysljaščij prolétariat*). Il appartenait à une famille aisée mais enviait ses camarades : ses études universitaires étaient d'ailleurs une manière de se séparer de son milieu. Lorsque, à la fin de ses stages, il apprit la ruine de sa famille, il était prêt à relever le défi.

Quel était ce milieu de l'intelligentsia de gauche en province? À Odessa, Ovsianiko-Koulikovski nous parle de « Gromada », une organisation d'ukrainophiles interdite par le gouvernement et dont plusieurs membres ont été emprisonnés. Son leader, Dragomanov, ayant émigré, Ovsianiko-Koulikovski en fait la connaissance à Genève (1877-1878)²⁴. Il serait plus juste de parler d'intelligentsia en Russie plutôt que d'intelligentsia russe, car il s'agit bien de Russiens d'adoption, de descendants de Grecs, d'Arméniens, d'Ukrainiens. La langue de communication entre eux était d'ailleurs le russe, on s'efforçait également de parler l'ukrainien. La « Gromada » visait à faire évoluer la conscience nationale ukrainienne et à lier ce mouvement avec celui pour la libération sociale en Russie²⁵. En politique, la « Gromada » soutenait les idées de liberté politique et de fédéralisme; dans la question nationale, le développement libre de toutes les ethnies ; dans la question sociale, les réformes démocratiques socialistes, et, enfin, le panslavisme, en opposition à l'Allemagne. « Nous aimions la Russie de l'amour tourmenté de l'intellectuel russe » (*mucitel'naja ljubov' russkogo intelligenta*)²⁶, c'est en ces termes qu'Ovsianiko-Koulikovski décrit les sentiments de ce milieu.

Venant de ce cercle, il reçoit des recommandations pour les cercles des « radicaux » à Pétersbourg. Ceux-ci se réunissaient dans des appartements privés, à huis clos, et en présence de plusieurs personnes « illégales », interdites de séjour dans la capitale. Ayant étudié les sectes, Ovsianiko-Koulikovski saisit l'occasion d'y faire un exposé sur le sujet. Le concierge ayant dénoncé la réunion à la police, Ovsianiko-Koulikovski a droit à une perquisition et il est même convoqué au III^e département de la police pour un interrogatoire. Il apprendra plus tard qu'il a évité la prison de justesse.

Lors de son séjour à Paris, Ovsianiko-Koulikovski fréquente le milieu des émigrés russes et des socialistes, où il fait la connaissance de Lavrov. À Genève, il fait paraître en 1877 à l'imprimerie russe la brochure *Zapiski južnogo socialista* (*Mémoires d'un socialiste*

de la Petite Russie). Il avait alors, écrit-il, peur de rentrer en Russie: vers la fin des années 1880, la plupart de ses connaissances, représentants de la « génération perdue », ne sont plus là, les uns étant décédés, les autres en prison.

L'attitude d'Ovsianiko-Koulikovski envers la révolution d'Octobre

Nous n'avons pas assez d'éléments pour savoir quelle a été la réception de la révolution de 1917 par Ovsianiko-Koulikovski. Nous possédons en

[80]

revanche un aperçu de ce qui a déterminé le destin de ses œuvres. En 1918, Ovsianiko-Koulikovski, rédacteur de la revue *Vestnik Evropy*, soutient le Gouvernement provisoire. Il passe les dernières années de sa vie, qui coïncident avec les années de la Révolution (1918-1920), à Odessa, où il fait partie des intellectuels qui s'opposent tacitement aux bolcheviks (parmi lesquels notamment Bounine). Il aurait probablement émigré si le destin n'en avait décidé autrement (il est décédé en 1920). Pour la description des sentiments de ce milieu d'intellectuels à Odessa dans les premières années de la révolution, nous renvoyons le lecteur à *Jours maudits (Okajannye dni)* de Bounine. Quelle était sa réponse aux questions maudites de l'intelligentsia « Que faire? » et « À qui la faute? ». Voici son programme politique, celui de l'intelligentsia de gauche.

Ovsianiko-Koulikovski exprime son attitude envers le mouvement socialiste dans ses *Mémoires d'un socialiste de la Petite Russie*. «La doctrine socialiste est celle de l'intelligentsia», écrit-il²⁷. Mais, pour l'intelligentsia, coupée comme elle est du peuple, la doctrine socialiste est une sorte de religion, de croyance, quelque chose d'artificiel né dans les sous-sols et dans les cercles. Ovsianiko-Koulikovski refuse la possibilité de réaliser une révolution économique sans entreprendre une transformation radicale dans tous les domaines de la culture (droit, code civil, code familial) hérités des générations précédentes²⁸.

Il note le côté utopique de la doctrine socialiste²⁹. Le peuple ne suivra pas cette doctrine, pense-t-il. Il est resté au niveau des sectes, de la conscience « théologique ». Ovsianiko-Koulikovski mise sur la commune paysanne comme base de l'éveil probable de la nation russe. Il prône l'éveil culturel du peuple et pas seulement l'éveil économique auquel se limitent les socialistes. Il cite souvent l'exemple des schismatiques qui, dans leurs projets, s'attaquent à tous les aspects de la vie, par exemple les droits et les obligations sociales des personnes, la morale, les mœurs³⁰.

D'après lui, le socialisme n'est qu'un mouvement purement politique qui promeut des réformes économiques. Il va jusqu'à accuser le socialisme de « métaphysique », c'est-à-dire d'être déconnecté de la réalité. « Les socialistes sont détachés du sol populaire », pense-t-il³¹. Aussi juge-t-il nécessaire d'adapter la doctrine socialiste aux conditions de la vie du peuple, incluant par exemple la religion comme moyen d'essor culturel. Il retombe là quelque part dans un cliché teint de romantisme : apprendre auprès du peuple, faire resurgir le côté autochtone de la nation.

Revenons à cette idée du socialisme comme religion propre à l'intelligentsia. Dans son livre *Histoire de l'intelligentsia russe* Ovsianiko-Koulikovski a dressé, comme on l'a vu, un portrait négatif du milieu auquel il appartenait. Avec l'essor de l'instruction, de la culture, des libertés sociales, l'intelligentsia cesse d'être isolée et établit une communication avec les masses³². L'intelligentsia se divise, se diversifie, tout comme en Europe occidentale. Le positivisme se manifeste ainsi dans les conclusions d'Ovsianiko-

[81]

Koulikovski lorsqu'il dit que, pour transformer le présent, il faut étudier le passé de la Russie de façon scientifique. « La technique facilitera la vie », prédit-il en toute confiance. Il en voit une préfiguration en Occident. Ses propos débouchent ici sur le rapport complexe de l'intelligentsia russe envers l'Europe. « Ce progrès social et économique, écrit-il, on ne le voit pas encore en Russie, on l'aperçoit en Europe occidentale. » On sent dans cette citation transparaître le credo européeniste de son auteur, teinté d'évolutionnisme sociologique: il y a dans le monde des peuples plus évolués et d'autres moins évolués, et la Russie est classée parmi les premiers. D'après Ovsianiko-Koulikovski, celle-ci suit le chemin européen, elle doit vivre le même parcours d'évolution, supposé être unilatéral et européocentriste.

Conclusion

En guise de conclusion, nous aimerions soulever une grande contradiction dans le raisonnement d'Ovsianiko-Koulikovski, dont il n'est pas conscient, car elle est dictée par son « horizon intellectuel », représenté par l'évolutionnisme et le positivisme. D'un côté, il fait une déclaration d'amour à la Russie, comme dans la phrase citée précédemment : « Nous aimons la Russie de l'amour tourmenté d'un intellectuel russe. Nous croyons en ses forces autochtones ». C'est une déclaration d'amour très romantique, teintée de

slavophilisme. Mais en vérité, il impose à la Russie un parcours d'évolution très européen, et cette idée est positiviste et évolutionniste.

Nous espérons avoir aidé à saisir la complexité des considérations des intellectuels, les contradictions internes de leur credo et par conséquent, de leur rapport avec leur Patrie.

NOTES

¹D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij, *Istorija ruskoj intelligencii*. M., 1906-1907, p. 3.

² Mot illisible dans le manuscrit.

³ Darmesteter, lettre de 1883, p. 1, verso (Archives de la Maison Pouchkine).

⁴ D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij, « Les trois feux sacrés du Rig-Veda », *Revue de l'histoire des religions*, 1998, 2, p. 151-179.

⁵ D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij, *Vospominanija*, 1923, p. 23.

⁶ V.O. Kovalevski (1842-1883) étudie la géologie historique et la paléontologie. Il est un des premiers à accepter la théorie de l'évolution et à avoir entrepris une étude anatomique comparée des différents types d'êtres dans le but de reconstruire les relations génétiques primaires. L'ouvrage de P.A. Kropotkine (1842-1921, futur anarchiste) *Étude sur la période glaciaire* (1876) aborde l'un des problèmes centraux de la géologie.

⁷ I.M. Setchenov (1829-1905) est une autre figure de cette « Renaissance russe ». Après des études en Allemagne auprès de J. Millier et de P.D.G. Du Bois-Reymond (1831-1889), à Heidelberg (1858) au laboratoire de H.L.F. von Helmholtz (1821-1894), il ouvre un laboratoire de physiologie, pour continuer ensuite ses études auprès de Claude Bernard (1862). Il expose dans *Les réflexes du cerveau* (1861) les fondements de la physiologie des nerfs. A.O. Kovalevski (1840-1901) aborde le problème de l'unité de l'organisation embryologique des vertébrés et des invertébrés. K.A. Timiriazev (1843-1920) étudie les problèmes de photosynthèse.

⁸ D'après l'expression de Venguerov, contemporain de Pissarev (cité d'après A. Coquart, *Pisarev et l'idéologie du nihilisme russe*. P., Institut d'études slaves, 1946, p. 431). Voir également A. Littré, *Auguste Comte et la philosophie positive*. P., 1864.

⁹ A. Comte, *Cours de philosophie positive* [1830-1842], P., 1874.

¹⁰ Introduction au livre de Lotze *Microcosme* (1856-1864) par E. Korš (H. Lotze, *Mikro-kosm. Mysli o estestvennoj i bytovoj istorii človečestva. Opyt antropologii*. 1. *Duša. tělo, Žizn'*, irad. russe de E. Korš, M., Izdanic K. Soldatenkova, 1866).

¹¹ Ovsjaniko-Kulikovskij, *Vospominanija, op. cit.*, p. 23.

¹² Carl von Baer (1782-1876), membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, avait découvert qu'au cours de l'évolution embryonnaire apparaissent l'une après l'autre les qualités du type, de la classe, du genre et de l'espèce (c'est la « loi biogénétique » de von Baer, qui sera citée à plusieurs reprises plus bas), et a noté un passage de l'homogène à l'hétérogène au cours de l'évolution de l'organisme. Il avait énoncé en 1851 la thèse que toutes les transmutations sont conditionnées par la coopération des forces et du milieu de vie. L'étude des crânes de deux tribus de Nouvelle-Guinée et des Noirs l'avait amené à la conclusion de la possible origine commune des Mongols et des Noirs, leurs divergences résultant uniquement de l'isolement géographique. Remarquons enfin que Darwin comptait von Baer parmi ses prédécesseurs et que Haeckel a repris dans sa conception les résultats de l'embryologie de von Baer, conception plus connue en Europe sous le nom de « loi biogénétique fondamentale » de Haeckel.

¹³ Charles Lyell (1797-1875) avait énoncé en 1830-1833 dans ses *Principes de géologie* l'idée, qui s'opposait à la théorie des catastrophes, d'un progrès constant et lent, engendré par des forces constantes qui ne changent ni dans le temps ni dans l'espace.

¹⁴ La loi de la conservation de l'énergie en physique est une découverte de H. Helmholtz (1821-1894).

¹⁵ H. Spencer, *Principes de sociologie* [1855], Paris, G. Baillière, 1874, p. 295-296.

¹⁶ *Ibid.*, p. 695.

¹⁷ Réville est un pasteur protestant qui, écarté des chaires de théologie de Paris et de Genève à cause de la «hardiesse» de ses idées, inaugure au Collège de France la chaire d'Histoire des religions et fonde la *Revue de l'histoire des religions*, où paraît en 1889 l'article d'Ovsjaniko-Kulikovskij « Les trois feux sacrés du Rig-Veda ».

¹⁸ A. Réville, *Les religions des peuples non civilisés*, Paris, 1883, p. 6.

¹⁹ Ovsjaniko-Kulikovskij, *Vospominanija, op. cit.*, p. 72.

²⁰ *Ibid.*, p. 83.

²¹ *Ibid.*, p. 27.

²² *Ibid.*, p. 26.

²³ *Ibid.* p. 24.

²⁴ *Ibid.*, p. 141.

²⁵ *Ibid.*, p. 136.

²⁶ *Ibid.*, p. 147.

²⁷ D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij, *Gorizonty buduščego i grani prošlogo*, 1877, pp. 2, 167.

²⁸ *Ibid.*, p. 28. Ovsjaniko-Koulikovski prend position sur ce sujet en préfigurant quelque peu le débat sur la culture prolétarienne qui resurgit dans les années 1920, entre Kroupskaïa d'un côté, favorable à une synthèse de la culture ancienne avec la nouvelle culture prolétarienne, et Lounatcharski de l'autre, appelant à faire table rase de la culture prérévolutionnaire.

²⁹ D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij, *Gorizonty buduščego i grani prošlogo. op. cit.* p. 165.

³⁰ *Ibid.*, p. 11.

³¹ D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij, *Vospominanija, op. cit.*, p. 21.

³² D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij. *Gorizonty buduščego i grani prošlogo, op. cit.* p. 167.